



Les structures de la conscience

Philippe Malrieu

► To cite this version:

Philippe Malrieu. Les structures de la conscience. VIIème Congrès des sociétés de philosophie de la langue française: Vie et pensée, 1954, Grenoble, France. halshs-01104813

HAL Id: halshs-01104813

<https://shs.hal.science/halshs-01104813>

Submitted on 28 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VII^{ème} CONGRÈS

DES SOCIÉTÉS DE PHILOSOPHIE
DE LANGUE FRANÇAISE

GRENOBLE, 13-16 SEPTEMBRE 1954



VIE et PENSÉE

LES STRUCTURES DE LA CONSCIENCE

par P. MALRIEU

Faculté des Lettres, Toulouse

La psychologie a mis en évidence, non seulement l'existence de niveaux divers de l'action, de l'affectivité et de la pensée, mais encore quelques-unes des conditions du passage des activités primitives aux activités complexes. Grâce aux recherches génétiques, le problème de la conscience, et celui de ses rapports avec le corps, se trouvent posés en termes nouveaux.

En premier lieu, il semble impossible de n'admettre qu'un type de conscience.

C'est ce que laissent soupçonner déjà les divergences qui existent entre les philosophies sur cette notion. Car si l'on est d'accord pour admettre que la conscience est ouverture du moi au monde, relation du sujet à l'objet, l'accord disparaît quand il s'agit de définir sa fonction. La conscience est-elle vision, intuition, « passion de l'âme » ? Est-elle reflet ? Ou est-elle traduction d'un état du monde, saisi sous un angle particulier, en un mot « expression » ? Est-elle principe de l'organisation et de l'unification du donné empirique ? Ou est-elle visée du sujet vers l'objet, vocation, intentionnalité ? Ou encore se confond-elle avec l'action par laquelle le sujet se transforme lui-même lorsqu'il réagit aux influences des milieux physique et humain ?

Il semble illégitime de choisir entre ces définitions. Chacune d'elles répond à une fonction de la conscience. Cette pluralité est d'ailleurs parfaitement concevable, si l'on tient compte du fait que la conscience, en agissant sur ses conditions d'existence, contribue à se transformer elle-même, se réinvente à partir de ses propres inventions. Mais il est d'autant plus urgent d'étudier quelles sont parmi ces fonctions celles qui sont les plus anciennes, celles qui sont les plus récentes. La méthode génétique, s'appuyant — non sans prudence — sur les correspondances

entre l'ontogenèse et la phylogenèse, paraît en mesure de présenter une mise en ordre qui distingue :

- les réponses émotionnelles aux modifications internes que les incitations du milieu font naître dans l'organisme : tentatives pour retrouver l'unité menacée, elles éveillent des mécanismes instinctifs ;
- La conscience, conditionnelle, des sensations signifiées par le jeu des instincts, et qui servent de guide à la réadaptation au travers d'un milieu toujours changeant ;
- la conscience des effets dynamogéniques de l'activité motrice, qui permet au mouvement de se reproduire en réaction circulaire ;
- la conscience de l'objet, terme du désir, puis signal d'un réseau de stimulations organisées ;
- la conscience d'autrui, aux réactions imprévisibles, faite de l'attente de plusieurs possibles ;
- la conscience intentionnelle, où un premier dédoublement du moi, se traitant comme l'autre le traite, ajuste le moyen à la fin, contrôle le geste en vue du but poursuivi : l'intelligence pratique et l'imitation véritable paraissent être de ce niveau ;
- la conscience fictive, par laquelle le sujet, enrichi des désirs qu'il conçoit en s'identifiant à autrui, modèle un monde d'images, et met en relation, sur le fondement de ses tendances acquises, les aspects du monde présent et ceux du monde souhaité ;
- la conscience linguistique, qui obéit à la double exigence des conventions sociales et de l'observation des divers caractères du réel ;
- la conscience critique, qui s'exerce sur les fictions, et, de la constatation de leur irréalité, de la contradiction entre le possible et le réel, aboutit à des tentatives d'explication ;
- la conscience créatrice qui résout les conflits vécus par le sujet dans des projets cohérents ;
- la conscience morale par laquelle le sujet, en s'imposant une règle, surmonte l'éparpillement, source de ses échecs.

Cet ordre est vraiment génétique : chaque type de vie consciente suppose l'ensemble de ceux qui le précèdent, et qui sont intégrés en lui, comme l'analyse expérimentale nous permet de nous en rendre compte. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'y aurait pas d'intentionnalité ni d'intelligence pratique sans un dédoublement de soi qui a sa source dans une participation aux gestes

d'autrui, dans les réactions circulaires interpersonnelles. Mais la conscience d'autrui à son tour ne serait pas possible sans la conscience émotionnelle...

Mais chaque structure de la conscience est foncièrement nouvelle : il y a discontinuité dans les progrès de la conscience. C'est sans doute là une deuxième acquisition importante de la psychologie génétique. Le progrès n'est pas un épanouissement de type biologique : il est le résultat d'un conflit où le sujet se trouve amené à saisir les insuffisances de ses propres comportements en raison d'un appel venu du milieu social. C'est ce dernier, et non point l'individu, qui constitue l'unité, d'ailleurs conflictuelle. Tandis que la conscience animale se produit, presque uniquement, à la suite des contradictions inhérentes aux rapports de l'organisme et du milieu, la conscience humaine est éveillée par l'homme.

L'adulte présente à l'enfant l'objet de son désir, suscite l'attente, l'imitation, le simulacre, le langage, l'oblige à sortir de ses réactions motrices en lui offrant un milieu d'œuvres permanentes, conservées. Les échanges entre civilisations jouent un rôle analogue... De tels rapports, multipliés, créent à la fois la fusion avec autrui et le mécontentement que cette fusion soit trop complète, ou, au contraire, trop imparfaite. Ils produisent un refus des réactions acquises, une tentative pour chercher, dans l'imitation, puis dans la critique de l'imitation, des activités nouvelles.

C'est la diversité des rapports humains qui se trouve à l'origine de la plupart des structures de la conscience : notamment la pluralité des activités : techniques, scientifiques, artistiques, politiques, morales, oriente la construction de ces structures. Cette diversité cependant pose des problèmes, les hommes ne sauraient s'en contenter. Leurs efforts sont incessants pour établir entre ces structures des correspondances, et c'est sur leur fondement que se constituent, dans le prolongement de l'unité organique, les différents modes de l'unification personnelle, qui est sans doute la structure la plus élevée de la conscience, mais aussi une des dernières apparues.

*
* *

Aux yeux de nombreux philosophes, la psychologie ne peut pas comprendre l'esprit : ils lui reprochent, soit de réduire la conscience à n'être qu'un objet, soit de n'expliquer que les contenus contingents de la vie individuelle, mais non les grandes

structures mentales. Ils lui opposent une doctrine ontologique et éterniste de l'esprit, qui s'appuie, par prédilection, sur le témoignage intérieur, par exemple sur l'évidence du *cogito*. On peut penser que ces évidences ne sont telles que par rapport à des cadres de référence subconscients : ainsi le *cogito* présuppose des structures sociales (divisions du travail entre intellectuels et manuels), des conquêtes scientifiques (géométrie analytique), des croyances religieuses (l'âme), qui ont rendu possible l'affirmation cartésienne. On retrouve d'ailleurs par un autre biais la relativité de la conscience de ces évidences, si l'on considère qu'elles impliquent des notions qui elles-mêmes sont tributaires d'une longue histoire : ainsi pour le *cogito* l'attitude du doute, les notions de pensée, de personne, d'existence. Si bien que la conscience philosophique elle-même peut apparaître comme vérifiant l'idée générale d'une construction de la conscience. L'histoire des systèmes philosophiques doit, sous un certain angle, pouvoir s'intégrer dans les études de psychologie historique.

* * *

La théorie d'une pluralité et d'une discontinuité des structures conscientes n'est pas opposée à l'idée d'un processus commun à tous les niveaux. La conscience est vigilance, et cela signifie conflit. Pavlov, en montrant la lutte des processus d'excitation et d'inhibition qui permettent à l'être vivant, en différenciant les stimulations utiles de rester éveillé, a sans doute décrit le mécanisme de base de la conscience.

Mais le problème reste posé : comment comprendre la diversité des voies dans lesquelles s'engage la conscience ? Comment comprendre, par exemple, les prises de conscience techniques, artistiques, scientifiques, politiques ? Même si elles mettent en œuvre des activités physiologiques analogues, ce n'est pas en elles qu'elles peuvent trouver leur raison d'être, mais dans l'existence de conflits, qui débordent largement l'organisme, qui sont ceux des groupes auxquels l'individu appartient, qui le déchirent, et qu'il essaie de surmonter. S'il y a une pluralité de types de conscience, c'est parce qu'il y a une pluralité de sociétés — technique, artistique, économique, politique, religieuse — dont chacune a ses conflits, et entre en conflits avec les autres.

Les structures de la conscience, sont, sur la base des mécanismes physiologiques qui les sous-tendent, l'expression des conflits sociaux multiples dans lesquels l'individu s'engage pour essayer de les résoudre.